

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Denis BLONDIN : Les deux espèces humaines. Autopsie du racisme ordinaire, Montréal, La Pleine Lune, coll. La parole et le geste, 1994, 298 p., schémas, bibliogr., ann.

par Nadia Khouri

Anthropologie et Sociétés, vol. 19, n° 3, 1995, p. 236-237.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015382ar>

DOI: 10.7202/015382ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Denis BLONDIN : *Les deux espèces humaines. Autopsie du racisme ordinaire*, Montréal, La Pleine Lune, coll. La parole et le geste, 1994, 298 p., schémas, bibliogr., ann.

Le racisme ordinaire, on le sait, est une redoutable machine, non seulement parce qu'il intervient directement dans les rapports sociaux les plus courants et les plus apparemment « innocents », mais surtout parce qu'il structure insidieusement les systèmes de pensée mêmes qui se sont donné pour tâche de le combattre. Depuis une vingtaine d'années, les ouvrages qui analysent les rouages du mécanisme de récupération de l'antiracisme par le racisme se sont multipliés. Citons les analyses classiques de Colette Guillaumin dans *L'idéologie raciste, La force du préjugé* de Pierre-André Taguieff à qui on doit d'avoir attiré l'attention sur les rapports de mimétisme qu'entretient l'antiracisme avec son contraire, *L'espace du racisme* de Michel Wieviorka qui cerne le processus moderne de mentalisation ou, si l'on préfère, de *culturalisation* du racisme, et enfin *Race, Nation, Classe* d'Étienne Balibar et Immanuel Wallerstein qui identifient le racisme non plus strictement à un vocabulaire qu'il suffirait d'éliminer pour bannir le mal, ou à des articulations entre le niveau spontanément identifiable du racisme biologique et celui, moins évident, du racisme culturaliste, mais à une *mode de pensée* et de représentation dont la perpétuation assure une sorte d'éternel retour et la continuité des racismes de tous bords, biologie et culture confondues.

Dans *Les deux espèces humaines*, Denis Blondin se situe dans cette tradition mais il veut aller plus loin. Son but est d'opérer une « vivisection » du racisme ordinaire et d'en faire l'autopsie afin que soit exposée à l'œil nu l'*inavouable logique souterraine* de la pensée occidentale qui, sous couvert d'euphémismes, reproduit en le renouvelant le mode de pensée racialisant et l'inégalité des groupes humains chez ceux-là mêmes qui se sont donné pour mandat de combattre le racisme. Ici l'anthropologue met à profit un relativisme culturel radical pour *traquer* les mécanismes inconscients du paradigme « racaliste » dans les ouvrages mêmes qui se réclament d'une perspective antiraciste. Traquer quoi au juste ? Les *lapses* qui trahissent le va de soi du mode racialisant par le truchement de hiérarchies sociales sans que le mot « race » ne soit jamais prononcé, les manipulations langagières qui servent à fabriquer une réalité issue de nos désirs inavoués de nous situer avantageusement dans ces hiérarchies, le maniement normatif de cette réalité qui sert à remplacer l'analyse des rapports sociaux par une simple comparaison évaluative entre *Nous* et les *Autres*, entre le présent « moderne » ou « évolué » et le passé balbutiant et primitif. La structure cognitive qui résulte de ces opérations inconscientes masque des rapports de domination, nous dit Blondin. Nous nous sommes fabriqué une évolution continue et accélérée du cerveau pour nous rassurer que nous sommes devenus supérieurement intelligents. Nous avons pour cela élaboré tout un discours sur le « chaînon manquant » et n'avons pas hésité à transformer une guenon, Lucy, en un ancêtre mythique humanisé, ou moins bestial, de notre continuité ascendante, à en faire une *célébrité fossile*, voire une vedette internationale. Le livre de Blondin est donc une réévaluation radicale de la notion même d'« humanité » telle qu'elle a été conçue et transmise par l'Occident. Il montre par exemple que certaines apories fondamentales de l'anthropologie, telle cette fameuse « unité de l'espèce » qui traduit un désir unificateur pour tous les hommes, ne parviennent cependant pas à s'affranchir d'une perception ethnocentrique hiérarchisée entre dominants et dominés. Les anthropologues réaffirment inlassablement l'« unité de l'espèce » et pourtant leur discours s'organise autour d'oppositions, de contrastes et de comparaisons normatives entre un groupe d'humains et un autre. L'ethnocentrisme n'intervient pas directement dans le discours mais dans le *lapsus* des principes explicatifs choisis pour rendre compte de ces oppositions. Ainsi l'*Histoire* c'est Nous, la *Géographie* c'est les Autres. Et l'*Histoire* « avance pour faire reculer les frontières de la *Géographie* » (p. 173). On aboutit inconsciemment à *deux espèces* ou deux classes de la société humaine

qui forment des images en tout point opposées et hiérarchisées l'une par rapport à l'autre, et s'exprimant par une infinité de couples sémantiques : « blanc/coloré, évolution/adaptation, [...] développement/sous-développement, progrès/stagnation, techniques/arts, science/magie, rationnel/irrationnel » (p. 113). L'effet de contraste entre les deux sortes d'humains, soutient Blondin, est maximisé par la présentation des rapports socio-économiques inégaux mais positifs entretenus entre l'espèce dominante et l'autre à travers le rôle que jouaient naguère les missions et que jouent aujourd'hui l'aide et la coopération internationales.

L'ouvrage de Denis Blondin se veut avant tout démystificateur des évidences du discours occidental sur l'Autre. La stratégie méthodologique adoptée est celle de l'inversion systématique des *a priori*, laquelle oblige à un regard critique sur ses propres présupposés. À cet égard ce livre est utile en ceci qu'il insiste sur la nécessité d'objectivation des certitudes d'un certain savoir. L'analyse est toutefois sous-tendue par une position morale, certes généreuse, mais candide. Les positions morales ont sans doute un mérite en elles-mêmes, mais elles invitent à simplifier à la fois les problèmes et leurs solutions possibles. En opposant le bien au mal, ou dans le cas présent une improbable attitude correcte à ce que Blondin qualifie de racisme, on aboutit à inclure dans cette catégorie tout et son contraire. Cette condamnation englobante ne risque-t-elle pas de conduire à la passivité et à une certaine conscience malheureuse ? Que doit faire dans ces conditions l'anthropologie appliquée ?

Nadia Khouri

Denise HELLY : *L'immigration pour quoi faire ?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, 229 p., bibliogr.

Le Québec échappe difficilement à la question nationale : depuis plus de 200 ans les Québécois reprennent en effet sans cesse la même interrogation au sujet de l'identité de la nation québécoise, reformulant chaque fois celle-ci dans un nouveau langage. L'historiographie québécoise classique (de F.X. Garneau à L. Groulx) a restitué *ad nauseam* la thèse dominante des élites d'hier qui auraient été tournées vers une idéologie de la survivance et animées par la croyance (il s'agit bien d'une croyance) en l'homogénéité biologique, sociale et culturelle de la « race » canadienne-française. Les nouvelles générations d'historiens tendent aussi à opposer de plus en plus dans leurs écrits le discours nationaliste des élites et le point de vue du « peuple » quant à sa propre identité : les gens originaires se seraient considérés comme des Nord-Américains (ce que traduit entre autres leur passage massif dans les États industriels de Nouvelle-Angleterre après 1850), leur agriculture et leur vie à la campagne auraient été plus progressistes que routinières comme on s'est plu à le dire, et leurs traits typiques (surfécondité et revanche des berceaux, solidarité familiale comme pivot de la vie sociale, religiosité envahissante) auraient eu peu à voir avec leur vocation collective en tant que peuple catholique et français, en Amérique du Nord. La vulgate historiographique qui nous a imposé une certaine vision de la société québécoise d'hier se lézarde et de nouvelles lectures sont aujourd'hui de plus en plus couramment proposées.

C'est précisément du discours des élites d'aujourd'hui dont nous parle le livre de Denise Helly : non pas des élites religieuses (qui ont à peu près complètement disparu de la scène) ni non plus des élites artistiques (de plus en plus actives, elles), mais plutôt des élites politiques et des intellectuels, des leaders d'opinion, des chercheurs universitaires, des journalistes et surtout des hauts fonctionnaires, des députés et des ministres. Quarante et une personnes ont fait part à l'auteure de leurs représentations au sujet de l'immigration et, par-delà la question même de l'immigration en terre québécoise, elles ont été amenées à dire ce qu'elles pensaient